

Raves d'un monde nouveau

MARIE LECHNER ENVOYÉE SPÉCIALE EN SUISSE 21 SEPTEMBRE 2014 À 17:06 (MIS À JOUR : 22 SEPTEMBRE 2014 À 13:23)



«Gunafa Clubbing», de Station Rose. (Photo Flury Witschi)

ECSTASY En Suisse, de Langenthal à Fribourg, un parcours en deux parties retrace la période euphorique du milieu des années 90 qui vit la techno et Internet sortir de l'underground.

En ce 5 février 1994, plus de 5 000 raveurs investissent l'usine de tissage désaffectée Gugelmann, à Roggwil, en Suisse, et s'agitent, extasiés, sur les basses jusqu'au petit jour lors de la première «Odyssey». Un an plus tard, ce sont 12 000 danseurs venus de toute la Suisse et des pays voisins - soit trois fois le nombre d'habitants que compte le village - qui affluent dans les neuf halles, inaugurant l'ère des mégaraves, jusqu'à ce qu'un grand incendie ne réduise en cendres, en 2001, une grande partie de ce lieu mythique et de ses idéaux.

Situé à cinq kilomètres de là, le Kunsthaus Langenthal revisite ce passé à l'aune de notre société connectée. Sous l'intitulé «Megarave-Metarave», projet en deux parties réalisé avec WallRiss, jeune espace d'art contemporain indépendant de Fribourg (*lire ci-contre*), le centre d'art de Langenthal tisse des liens entre l'utopie des raves et celle portée par les débuts d'Internet, et leur inéluctable marchandisation. Le commissaire, Raffael Dörig, identifie l'année 1994 comme un moment charnière. Tandis que ces grands rassemblements font sortir la techno de l'underground, arrive sur le marché le logiciel Netscape Navigator 1.0 qui va populariser le World Wide Web et le transformer en média de masse.

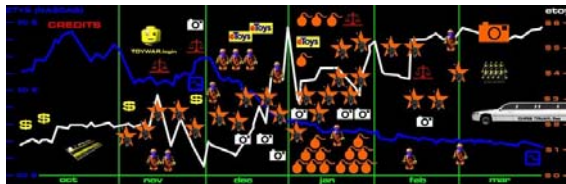
Extrait du flyer de l'exposition. Graphisme Gregor Huber et Ivan Sterzinger

Datarave. L'expo met subtilement en scène cette tension entre euphorie technologique et critique de la machine, utopie techno libertaire et visions de fin du monde. Les flyers d'époque, mélangeant fantasy et SF, traduisaient déjà cette ambivalence, tout comme les vidéos abstraites et brutes qui habillaient les murs en béton des entrepôts où palpait ce «*corps collectif informel*» constitué de raveurs synchronisés sur les rythmes de cette musique sans visage : le son futuriste et irrésistible des machines.



C'est en 1994 aussi que l'artiste suisse Barbara Strebel lance TheSwissThing, le nœud suisse du réseau international d'artistes qui a débuté sur les BBS (les systèmes de bulletins électroniques), avant de migrer sur le Net. «*The Thing exprimait cette volonté des artistes de participer au développement de ce nouveau médium, et de ne pas le laisser aux mains du marché*», dit le commissaire, qui souligne que Strebel a également créé le premier cybercafé en Suisse, où l'on se partageait des adresses URL intéressantes, à une époque où Internet était encore une sorte de Wild West textuel, un grand forum de discussion. «*Ich will Anschluss*», lit-on sur un flyer exprimant ce désir de connexion, qui n'était pas seulement technique mais communautaire. A la jonction de la cyberculture balbutiante et de la scène techno, se trouve Station Rose, duo d'artistes

autrichiens précurseur qui, dès le début des années 90, organisait des «Datarave», clubbing en ligne où ils se connectaient à distance avec le Well (Whole Earth 'Lectronic Link), l'une des plus anciennes communautés virtuelles, basée en Californie, et intégraient les mails envoyés en direct de l'autre côté de la planète dans leurs performances audiovisuelles.



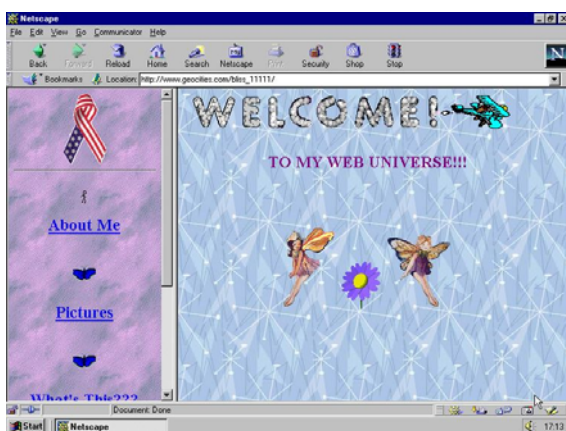
ToyWar, du collectif suisse etoy, en 1999. Photo Etoy corporation

Ce mix euphorisant de musique, de lumière et de technos préexistait à la rave. Les Trips festivals, créés à San Francisco en 1966, réunissaient déjà scène psychédélique, technophilie multimédia et LSD. Un événement qui inspira les pionniers du Net, qui considéraient le Trip «*comme un nouveau médium de communication et de divertissement*». MSHR, projet collaboratif de jeunes artistes de Portland (Oregon), revisite, dans une installation son et lumière chamanique, ce lien entre machinerie cybernétique et motifs psychédéliques que décrit également la philosophe Sadie Plant lorsqu'elle évoque les raves : «*La masse des danseurs formait un circuit alimenté par une musique semi-automatique et par les drogues. La résonance, l'amplification, le feedback modelaient le circuit.*» (1)

Tandis que les corps communiaient sur la piste, les esprits se connectaient sur la Toile, et propageaient le mythe de la «*nouvelle frontière*». Ou comment ce rêve dévoyé d'une agora électronique s'est mué en infrastructure de contrôle et en supermarché planétaire.

Lobby. L'expo nous replonge dans la fin des années 90 quand explose la bulle des «*dot-com*», en présentant les archives de la ToyWar, un moment-clé de ce bras de fer entre deux visions antinomiques du réseau. Cette guérilla héroïque fut menée par le collectif artistique suisse etoy contre la multinationale du jouet Etoys qui voulait lui racheter son nom de domaine contre son gré. La campagne en ligne menée par le collectif à coups de happenings et de mails toxiques a obligé le vendeur de jouets à abandonner, tandis que la valeur de ses actions s'écroulait.

Ces noms de domaines et leurs enjeux sont au cœur de la vidéo documentaire *From Yu to Me*, d'Aleksandra Domanovic. Elle y raconte l'histoire du nom de domaine de la Yougoslavie (.yu) et l'arrivée d'Internet dans le pays juste au moment où la nation commence à se dissoudre. Dans la Yougoslavie d'après-guerre, Domanovic fait partie de ces jeunes gens qui traversent les nouvelles frontières pour assister à des raves, écouter de la techno répétitive, un genre musical dénué d'associations nationales, auquel elle fait écho dans une autre vidéo, *19 : 30*.



Skywriting d'Olia Lialina et Dragan Espenschied. Photo Olia Lialina et Dragan Espenschied.

Désormais, tout le monde habite dans le cloud. Les pages personnelles anarchiques ont été remplacées par l'uniformité des profils Facebook. Olia Lialina et Dragan Espenschied, défenseurs de la culture amateur des débuts du Web, proposent un diaporama de pages Geocities, l'hébergeurs gratuit de pages web dont l'archive a été sauvée in extremis de la destruction, après sa fermeture par Yahoo, en 2009. L'esthétique bigarrée et maladroite, à base de gif et de fonds d'écrans étoilés, contraste avec les surfaces lisses qui les ont remplacées.

Greenscape d'Adam Cruces.

Cette esthétique commerciale de produits high-tech est reprise par Kari Altmann dans son installation aux allures de lobby futuriste aseptisé. L'artiste est emblématique de cet art dit post-Internet, qui rematérialise les contenus du Web dans l'espace physique. Tout comme Adam Cruces, qui revisite les silhouettes de raveurs en consommateurs solitaires d'iPod. Sur le flyer de l'exposition, le smiley de l'acid house s'est transformé en œil de Big Browser.

(1) Dans la publication Megarave Metarave avec des contributions des artistes Kari Altmann, Olia Lialina / Dragan Espenschied,



Metahaven und MSHR et des textes de Nicolas Brulhart, Melanie Bühler, Yann Chateigné, Domenico Quaranta, Sadie Plant, édité par Kunsthaus Langenthal et WallRiss, distribué par les presses du réel, 146 pages.

Marie LECHNER Envoyée spéciale en Suisse

Megarave, Metarave Kunsthaus Langenthal (Suisse).

Jusqu'au 16 novembre. Wallriss, à Fribourg (Suisse).

Jusqu'au 1^{er} novembre. Rens. : www.kunsthauslangenthal.ch